



Séance plénière du 11/01/2021

J. Lacan, *L'Angoisse*, **Leçon V** (12 décembre 1962)

Transcription :	Relecture 1 :	Relecture 2 :
Felipe DÍAZ PEÑA	Jean-Pierre FEIFER	Juliette REYNIERS

Claude Landman

Lacan va poursuivre ses avancées sur l'angoisse ...en répondant à un certain nombre de critiquesqui consistent à dire qu'au fond l'enseignement de Lacan, est-ce que ce n'est pas un peu trop – pour les plus indulgents – un enseignement à teinte philosophique.-(...)

, Lacan dit bien sûr qu'il suit l'exemple de Freud. Il ne s'est pas refusé à prendre appui contre la philosophie. Mais il dit au fond ça vaudrait pas tellement la peine de s'attarder sur cette mise en cause épistémologique si la place du désir « *à tout instant dans notre position thérapeutique ne risquait pas de nous engager dans une fausse voie* » et qu'il convient de ne pas répondre à côté... il reviendra sur ce point en évoquant la dimension du plan de la vérité ...

Il parle d'instrument là, quand il évoque le plan de la vérité ...c'est à partir de cette référence à la parole, je crois qu'on peut considérer que Lacan a raison d'évoquer le plan de la vérité comme relevant de notre instrument même.

Il dit un mot sur ce petit schéma sur lequel nous avons beaucoup travaillé, qu'on pourrait appeler peut-être ...le schéma du « moins phi », ce $-\phi$ qui vient montrer la dimension du manque dans l'image de l'autre et qui est évidemment ce vide structurant qui a une fonction et lorsque ce vide structurant vient à, en quelque sorte, ne plus remplir cette fonction structurante, eh bien, c'est la dimension de l'angoisse qui émerge. (...)

C'est là justement qu'il va faire cette réponse assez remarquable aux critiques qui lui sont faites. Il dit qu'au fond il faut vérifier si cette fonction structurante du vide, si ce manque auquel il fait allusion, si cette topologie – pour l'appeler comme il l'appelle – se retrouve dans d'autres façons d'aborder l'angoisse et qui ne sont pas celles de la psychanalyse (...), Il va faire référence à l'abord expérimental du problème de l'angoisse, essentiellement à Pavlov. Il va interroger à partir de cette dimension du manque et il nous laisse entendre que pour nous orienter dans l'abord de l'angoisse, quelle que soit la méthode qui est employée pour cet abord – y compris si elle n'est pas psychanalytique – la seule façon de nous orienter, de ne pas nous perdre c'est de ne pas oublier que nous avons affaire dans tout abord de l'angoisse - quel qu'il soit, y compris le plus apparemment expérimental, le plus apparemment scientifique - nous avons affaire à la dimension de l'Autre. Il y insiste en évoquant ce trépied : demande de l'Autre, jouissance de l'Autre et désir de l'Autre. (...)

Ce qu'il appelle les névroses réalisées chez l'animal dans le laboratoire sur la table d'expériences, (fait) référence donc à Pavlov ... pas référence à ce qu'on connaît habituellement ...le réflexe conditionné ...mais à ceci qu'...on va produire en quelque sorte à partir des stimuli

qui engendrent des réactions contradictoires voire opposées, on va engendrer une sorte de perplexité organique qui peut aller jusqu'au déficit lésionnel. Il évoque à cet égard ce que l'on a appelé – un terme absolument à la mode – le stress, c'est-à-dire l'épuisement. C'est-à-dire qu'au bout d'un moment, l'animal ne peut plus répondre à des injonctions contradictoires et son organisme s'épuise, sa fonction devient déficitaire et donc il nous fait remarquer que dans toutes ces expériences, la dimension de l'Autre est présente, ne serait-ce que de ce fait qu'il y a un expérimentateur, c'est-à-dire quelqu'un qui parle et même s'il ne parle pas, qui met en place un appareillage assez sophistiqué quand même, un appareillage qui implique que ça soit un appareillage qui renvoie à la présence du symbolique. (...)

C'est-à-dire qu'il y a toute une dimension d'insu qui n'est pas –il fait une comparaison avec la sangsue – mais tout ça pour dire qu'il y a là à remettre en question ce qu'il appelle après Hegel la *Selbstbewusstsein* qui est considérée comme ce qui constitue le sujet de la connaissance. Et il nous dit « *c'est une illusion c'est une source d'erreur* » puisque le sujet en question, le sujet de la connaissance, la conscience de soi, cette dimension du sujet supposé transparent à lui-même ne commence ..., qu'avec le stade du miroir. Avec ce sentiment dans cette phase du miroir, avec la reconnaissance de l'image du corps et cette jubilation, puisque le sujet a le sentiment en effet d'avoir un objet qui le rend lui, sujet à lui-même transparent. Je vais tout de suite évoquer quelque chose qui va avec, c'est-à-dire que l'objet – si on reste dans cette perspective du sujet de la connaissance – l'objet est à penser comme un objet anthropomorphique. C'est-à-dire que c'est à notre image et il le dit, l'objet de la connaissance est insuffisant puisqu'il est construit, modelé à l'image du rapport spéculaire. Donc l'objet de la connaissance est insuffisant. Il dit même s'il n'y avait pas ...la psychanalyse, on sait qu'il y a des moments d'apparition de l'objet dans une toute autre dimension que cette dimension anthropomorphique, que cette dimension d'un objet modelé sur l'image spéculaire. Il va évoquer ces moments d'apparition de l'objet dans une dimension qui est celle de l'étrangeté. Dans ces moments-là, le sujet devant ce qui apparaît de nouveau, vacille littéralement et tout est remis en question, le rapport soi-disant primordial du sujet à tout effet de connaissance. Il est clair qu'il fait référence ici sans le dire à l'objet *a*, qui est cet objet qui n'est pas dans le champ spéculaire. Il nous dit au fond qu'il faudra bien expliquer aussi pourquoi les enfants ont peur dans l'obscurité. Pourquoi il y en a aussi d'autres qui n'ont pas peur ? C'est d'ailleurs évoqué par Goldstein dans son livre *La structure de l'organisme* et il nous dit qu'à partir du moment où un certain nombre de repères sont susceptibles de manquer, et bien peut se produire l'angoisse, voir la peur de l'obscurité chez l'enfant.

Donc il revient sur la reconnaissance de notre forme et il nous dit que « *cette reconnaissance laisse échapper* – on l'a travaillé dans la leçon précédente – *quelque chose de cet investissement primitif à notre être qui est donné par le fait d'exister comme corps. Est-ce que ce n'est pas dire quelque chose, non seulement de raisonnable mais de contrôlable que de dire que c'est ce reste, c'est ce résidu non imaginé du corps qui vient par quelque détour, et ici nous savons, ce détour, le désigner, ici se manifester à cette place prévue pour le manque, se manifester de cette façon qui nous intéresse et d'une façon qui, pour n'être pas spéculaire, devient dès lors irréparable c'est une dimension de l'angoisse, effectivement, que ce défaut de certains repères* ».....

Il va donc aborder le travail de Goldstein, il faudrait prendre du temps parce que c'est un ouvrage assez remarquable. La thèse Goldstein c'est que c'est à partir de la pathologie qu'on peut interroger ce qui serait que le fonctionnement normal d'un organisme. J'insiste et il y revient aussi Lacan, dans cette expérience de l'angoisse qui se produit chez des sujets qui sont atteints sur le plan neurologique, il insiste et Goldstein donne des exemples, sur le fait qu'il est absolument nécessaire qu'on lui demande quelque chose à ce patient (...)

Donc, soit il ne peut pas répondre du tout à ce qu'on lui demande et il est complètement débordé et il se retrouve même pas dans l'angoisse mais dans une véritable détresse qui est cette détresse primordiale et absolue qui est d'avant l'angoisse. Soit, s'il n'est pas trop lésé sur le plan neurologique, les questions qui vont lui être posées vont lui permettre de repérer – ce qu'il ne savait pas nécessairement avant – son déficit, c'est-à-dire ce manque qui chez lui devient un manque « *ce surgissement du manque, sous une forme positive, qui est source d'angoisse* ». C'est-à-dire à partir du moment où le sujet repère ce manque, et à condition que ce soit sous l'effet d'une demande, là commence et se produit le phénomène de l'angoisse....

Il y reviendra à propos de l'hystérie d'une manière assez remarquable, c'est que justement si l'hystérique n'est pas angoissée devant les manifestations somatiques, voire neurologiques d'apparence qui se produisent dans ses symptômes – il parle de rétrécissement du champ visuel, de paralysie – s'il n'y a pas d'angoisse dans l'hystérie, c'est parce que le manque, elle le méconnaît. Donc, ça s'apparente à la belle indifférence de l'hystérique dans la mesure où ce manque n'est pas repéré comme tel, et bien la dimension de l'angoisse ne peut pas surgir. Vous voyez c'est intéressant parce que cliniquement lorsqu'on a affaire à des symptômes de grande hystérie, cliniquement la dimension de l'angoisse dans l'hystérie, est absente, ce qui paraît aller à l'encontre de ce que spontanément on aurait tendance à penser. C'est un élément clinique qui n'est pas négligeable et c'est intéressant parce que on peut aussi faire le diagnostic de structure hystérique à partir justement de cette absence d'angoisse. C'est pourquoi le terme hystérie d'angoisse pour désigner la phobie est un terme qui est éminemment problématique.

Alors là il va faire un saut et il va commencer à nous parler de cauchemar ... c'est vraiment intéressant parce que là il va faire allusion non plus à la demande de l'Autre – il reviendra sur la question de la demande de l'Autre à propos de l'objet pulsionnel anal – mais là il va, avec le cauchemar, laisser la question de la demande de l'Autre qui est à l'œuvre dans l'expérience aussi bien de Pavlov que de Goldstein pour évoquer la jouissance de l'Autre et dire, très précisément, que l'angoisse de cauchemar est éprouvée à proprement parler comme celle de la jouissance de l'Autre(...) Ce *mar* du cauchemar, c'est « l'écraseur », *cauche* ça vient du terme *cauchier* et c'est « peser ». Cauchemar c'est ce qui pèse et en effet Lacan l'évoque, cette jouissance qui pèse sur la poitrine, cette jouissance de l'Autre qui pèse sur la poitrine ... ça revient aux questions qu'on se posait à l'heure de la leçon précédente – qui est : Quel objet sommes-nous pour l'Autre ? Est-ce que ce n'est pas justement un objet, vous vous souvenez de la métaphore de la mante religieuse, un objet que l'Autre aurait tendance à vouloir s'incorporer. Donc, il nous dit que le corrélatif c'est l'incube ou le succube, « *cet être qui pèse de tout son poids opaque de jouissance étrangère sur votre poitrine, qui vous écrase sous sa jouissance* ».

(...) il parle du mythe d'Œdipe, du Sphinx. ... Quand on regarde le sphinx, quand on a eu l'occasion d'aller sur le plateau de Gizeh près du Caire, ... quand on voit cet hybride, cette chimère qui est non pas sur ses membres mais qui est les deux pattes en avant et qui est posée sur le sol, on a ce sentiment d'écrasement...

D'ailleurs il dit « *le sphinx, c'est une figure du cauchemar* (...) une figure de cauchemar et une figure questionneuse en même temps.

Alors, l'énigme, qu'est-ce que c'est l'énigme ? Lacan y reviendra dans un séminaire ultérieur, dans *L'envers de la psychanalyse*... l'énigme c'est une énonciation, je dirais une énonciation qui appelle éventuellement un énoncé. Mais c'est problématique de répondre trop vite à une énigme. Vous savez que Lacan dira que plutôt que de se précipiter à répondre ce qu'il a répondu, Œdipe aurait pu s'appuyer sur son schéma des quatre discours pour répondre à cette énigme. Cette question est la forme la plus primordiale de ce que j'ai appelé la dimension de la demande. C'est-à-dire cette dimension de la demande qui se manifeste sous la forme d'un signifiant qui se propose lui-même comme opaque, c'est ça, cette demande primordiale qui est une énigme. Est-ce qu'on peut dire, par exemple, que ça pourrait s'exemplifier par *Che vuoi ?*, cette demande primordiale, ce signifiant énigmatique. Il nous rappelle plusieurs définitions qu'il a donné du signifiant. Le signifiant c'est une trace effacée, première réponse. Il a dit aussi que le signifiant, contrairement au signe qui représente quelque chose pour quelqu'un, le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant.

Il va revenir sur la question de l'objet perdu et sur le sujet de la trace. Il fait donc référence à la clinique à partir de l'hystérie sur la question du manque et de l'angoisse, et aussi – et ça c'est fort intéressant – à la névrose obsessionnelle. À la névrose obsessionnelle, où comme il le dit, l'obsessionnel a une relation tout à fait particulière à l'endroit du signifiant. Il dit que finalement il le traite en le mettant en doute, il l'astique, il tente de « *l'effacer, de le triturer, de le mettre en miettes, à savoir de se comporter avec lui comme Lady Macbeth avec cette maudite trace de sang, l'obsessionnel, par une voie sans issue sans doute, mais dont la visée n'est pas douteuse, opère justement dans le sens de retrouver sous le signifiant, le signe (...) rendre non advenue l'inscription de l'histoire* ». (...)

Donc vous voyez, il y a quelque chose dans la démarche de l'obsessionnel que Lacan va reprendre et il nous dit, il a raison, l'histoire est un truc, « *il a saisi quelque chose, il veut aller à l'origine, à l'étape antérieure, à celle du signe que je vais essayer maintenant de vous faire parcourir en sens contraire* ». Alors, il va reprendre la question des animaux et nous expliquer la différence entre le sujet parlant et l'animal concernant l'effacement des traces. L'animal peut effacer ses traces. Nous n'allons pas entrer dans les détails, ça il l'explique très bien mais ce que l'animal ne peut pas faire c'est d'effacer ses traces pour faire en sorte que ses traces, en les effaçant, il nous fasse croire qu'elles sont fausses alors qu'en réalité il efface ses traces non pas en essayant de nous faire croire que ce sont des fausses traces alors qu'en réalité c'est véritablement le chemin et la voie qu'il a suivie. Donc, il fait une distinction en nous expliquant que des traces pour qu'on les croie fausses et qui sont néanmoins les traces de mon vrai passage. Il nous dit que là se présente un sujet, quand une trace a été faite pour qu'on la prenne pour une fausse trace. Là, nous savons qu'il y a un sujet parlant.

Cette question de la trace il l'aborde dans plusieurs séminaires ...en particulier dans le séminaire sur *L'identification* ...Et puis, également dans un autre séminaire postérieur qui s'appelle *D'un Autre à l'autre* ...Ici, il va nous dire d'abord que cette fausse trace, elle s'adresse à l'Autre. C'est-à-dire que celui qu'il faut tromper, qui ne doit pas savoir, c'est l'Autre. « *Le signifiant sans doute révèle le sujet, mais en effaçant sa trace* ». Alors là, il parle de la chasse. C'est un peu étonnant, on se dit qu'est-ce que ça vient faire là ? Pourquoi est-ce qu'il y a d'abord un *a*, l'objet de la chasse, et un grand A, la dimension de l'Autre, du symbolique et dans l'intervalle desquels le sujet apparaît avec la naissance du signifiant mais comme barré, comme non-su comme tel. Tout le repérage ultérieur du sujet repose sur la nécessité d'une reconquête de ce non-su originel. Vous voyez, il nous donne quand même une direction par rapport à la cure, c'est-à-dire qu'il s'agit de reconquérir, autant que c'est possible, ce non-su originel. Alors, qu'est-ce que c'est ce non-su originel ? Il l'écrit. Cette trace, qu'est-ce qui va permettre de l'effacer ? C'est l'objet *a*.

Il y a un exemple dans le séminaire *D'un Autre à l'autre* qui est tout à fait remarquable, il dit finalement, devant une trace, la trace d'un animal par exemple, le sujet va se faire regard – c'est-à-dire que c'est un objet *a* au fond qui intervient là. C'est-à-dire que c'est ce qu'il appelle l'entrevu, c'est-à-dire que l'animal a été là mais il n'est plus là. Il y a quelque chose qui est entrevu. Donc, c'est avec la dimension du regard que se trouve effacé – alors là il évoque les différentes façons d'effacer le sujet. Non pas dans le sens où l'on l'entend, non pas le sujet divisé, non pas le sujet barré mais le sujet que l'on pourrait appeler le plus primitif, un sujet qui est un quelque sorte le sujet qui laisse des traces. Évidemment, quand on parle de la chasse, ce à quoi on pense tout de suite c'est à la dimension du fantasme. Le chasseur et l'objet de la chasse, ça ne peut pas ne pas évoquer cette dimension du fantasme où le sujet va prendre, dans son désir, cet objet. Alors la chasse c'est évidemment équivoque dans la mesure où, dans le langage populaire, aller chasser c'est aussi, pour un homme aller chercher une femme. Moi je l'entends comme ça - s'il fait référence à la chasse et au chasseur, c'est pour nous faire entendre quelque chose du côté du désir et du fantasme (...)

, Dans la névrose \$ coupure, qu'est-ce qu'il s'agit de couper dans la névrose ? Il s'agit de couper l'élan du chasseur. Justement, il s'agit de couper l'élan qui est suscité par le désir qui s'appuie sur le fantasme. Et il nous dit, maintenant avec mon algèbre, ce n'est pas compliqué, l'algèbre c'est fait pour simplifier les choses et de la façon la plus mécanique qui soit, et à la place du *a*, de $\$ \langle a \rangle$, il s'agit là du fantasme, ce qui soutient le désir, eh bien pour le névrosé, à la place de *a*, c'est D qui vient. Autrement dit, c'est la pulsion et il dit que c'est chez le névrosé qu'a pu être dressée la liste de pulsions.

Couper l'élan du chasseur, c'est-à-dire dans la névrose il y a quelque chose du rapport au fantasme qui devient une pulsion, qui devient la pulsion et qui en quelque sorte fait prévaloir la demande sur le désir. (...)

Donc $\$ \langle D \rangle$, la pulsion. Alors là il va aborder des points importants concernant la pulsion et la question de la coupure. Et là, on va mieux comprendre, peut-être, ce fameux poinçon qui est cette coupure qu'il évoque avec ce $\$ \langle D \rangle$. Il va prendre deux exemples. Pour le moment il s'en tient à la pulsion orale et à la pulsion anale. C'est intéressant parce qu'on aurait tendance

à tout confondre si l'on ne se repérait pas sur le fait qu'il a des zones érogènes d'une part et des objets pulsionnels d'autre part, qui ont évidemment un lien, mais il ne faut pas confondre la zone érogène, ce que Freud appelle la source de la pulsion, et puis l'objet pulsionnel. Les objets pulsionnels et les zones érogènes. Là-dessus il nous fait remarquer que le signifiant est là tout à fait à l'œuvre en tant que coupure. Il nous montre bien que contrairement au chien de Pavlov, ce n'est pas tout l'appareil digestif qui réagit dans la pulsion orale. C'est uniquement les lèvres et passé ce temps, jusqu'à un certain âge, ce qu'Homère appelle l'enclos des dents... La zone érogène c'est une zone qui est un trait anatomique qui est tout à fait congruent avec la dimension de la coupure. La bouche, la fente palpébrale, un anus, ce sont des traits anatomiques qui sont congruents avec la dimension de coupure du signifiant... l'autre zone érogène qu'il évoque c'est la zone anale. Mais là aussi, c'est essentiellement la zone anale qui est érogène, ce n'est pas le tube digestif, ce n'est pas le colon. La zone érogène... la zone anale... est un trait anatomique. Un trait de coupure. C'est aussi l'objet qui va être coupé à ce niveau anal, c'est un objet, le scybale et qui est effectivement un objet qui se prête à la coupure, à la coupure signifiante.

Vous voyez l'articulation entre la zone érogène et l'objet de la pulsion... Lacan fait cette distinction, sauf qu'il nous ne donne pas trop le mode d'emploi, il faut le reconstituer, enfin j'essaie de le reconstituer. Il dit le sein est coupé, alors ça veut dire quoi le sein est coupé ? Il est coupé parce que justement, le sein c'est quoi ? Il dit c'est un tamis. Au fond le sein c'est le téton, c'est ça le sein, c'est un tamis, c'est-à-dire que le lait peut s'écouler à travers ce tamis que constitue le téton. Il dit d'ailleurs c'est à tel point coupé, le sein est tellement coupé et réduit qu'on peut le remplacer par n'importe quel biberon. Il suffit qu'il y ait cette fonction, c'est-à-dire de permettre, si on le suce, la tétine en question si l'on la suce, le lait va s'écouler...

. Donc, alors le sein, il est coupé comme le scybale, il est coupé. C'est une coupure. Et la zone érogène c'est aussi un trait anatomique - les lèvres, l'enclos des dents - qui relève de la coupure et qui donc vient comme par hasard se nouer à la coupure signifiante... Quand on passe de la demande à l'Autre - la demande à l'Autre, ça vise le sein.. à la demande de l'Autre- c'est l'Autre qui demande l'objet anal- il nous dit que plutôt que de penser cet objet en termes d'oblativité, on ferait mieux de voir à quel point il est à repérer comme un objet *a*, comme un objet perdu, comme un déchet. S'il y a bien un objet qui peut faire valoir l'objet *a* comme déchet, c'est bien cet objet que constitue le scybale.

Il finit, il conclut en nous disant que « *pour préserver la place de ce vide, puisqu'aussi bien quelque chose dans notre projet ne manquera pas d'évoquer la théorie existentielle et même existentialiste de l'angoisse, dites-vous que ce n'est pas un hasard que l'un de ceux que l'on peut considérer comme l'un des pères, au moins à l'époque moderne, de la perspective existentielle, ce Pascal...* ». (...) l'intérêt de ce personnage un peu baroque qui était Pascal, c'est qu'il s'est préoccupé de la question du vide et donc de la place qui est la place préservée pour le désir.